

Dissertation : “Faut-il renoncer à être soi pour se sentir solidaire d’autrui ?”

1. Analyse

Repérage et définition des mots clés:

- renoncer à être soi : s’oublier, perdre son identité, sacrifier ses envies ou ses désirs, se conformer aux attentes du groupe
- se sentir solidaire : aider, se considérer comme égal ou proche, penser que l’on forme un ensemble uni (en particulier contre une menace extérieure)

Reformulation : pour être en empathie avec ceux que l’on considère comme des semblables, on devrait accepter de sacrifier une part de sa personnalité ou de ses projets.

2. Problématisation

Cependant pour venir en aide à d’autres, il faut être soi-même solide, autonome, capable de faire des choix. De plus, pour me sentir proche de quelqu’un, je dois reconnaître en lui quelque chose de moi, il faut donc que je me connaisse, que j’aie des valeurs qui me définissent.

3. Rédaction (avec plan apparent)

(*amorce*) A l’opposé de l’individualisme, l’empathie est une faculté qui nous permet de nous mettre à la place d’autrui, au point de pouvoir éprouver ses sentiments, sa souffrance, comme s’ils prenaient la place de nos propres émotions, nous les faisaient oublier. Elle pousse alors à s’engager pour défendre ou soutenir les personnes en difficulté. (*citation*) Mais faut-il forcément renoncer à être soi pour se sentir solidaire d’autrui, se demande Lean-François Revel dans son livre *Fin du siècle des ombres*, paru en 1999. (*analyse*) Être généreux, venir en aide aux autres, implique souvent de sacrifier ses envies qui peuvent être égoïstes, de se décentrer, de donner plus d’importance à l’autre. La notion de “solidarité” suggère également que l’on se reconnaît en cet autre, qu’on se sent appartenir à un même ensemble, et que l’on est prêt à s’entraider face aux difficultés. Ce sentiment de partage peut nous conduire à minorer ce qui nous rend différent, particulier, au profit d’une identité collective. (*reformulation*) Ainsi, pour être en empathie avec ceux que l’on considère comme des semblables, on devrait accepter de sacrifier une part de sa personnalité ou de ses projets. (*problématique*) Cependant, pour se sentir proche de quelqu’un, ne faut-il pas reconnaître en lui un autre “soi”, et lui venir en aide, n’est-ce pas affirmer des valeurs et un engagement personnel ? On se demandera donc si la solidarité ne demande pas l’affirmation de l’individu plutôt que son effacement. (*plan*) En nous appuyant sur l’étude des Sept contre Thèbes et des Suppliants d’Eschyle, du Traité théologico-politique de Spinoza et du roman Le Temps de l’innocence de Wharton, nous verrons dans un premier temps que l’entraide demande de savoir sacrifier une part de soi, mais, dans un second temps, qu’elle repose sur un engagement individuel qui peut être perçu comme une affirmation de soi.

I. La solidarité avec autrui implique que je m’oublie au profit des autres

- pour servir le bien commun, le collectif doit l’emporter sur les intérêts particuliers, c’est ce qui fonde la solidarité. Ce mouvement est décrit par Spinoza dans le chapitre 16 du *Traité théologico-politique*. En renonçant à la liberté et à l’autonomie qui caractérise l’état de nature, l’homme aspire à “s’unir en un corps”, et à substituer aux “appétits” individuels “la volonté de tous ensemble”. C’est alors qu’il peut sortir de la misère et de la crainte et contribuer, en tant que sujet, “à ce qui est utile au bien commun, et par conséquent, à lui-même”. Il y a bien une part de renoncement, mais il permet une plus

grande sécurité, et une vie meilleure pour chacun, la fondation d'un État dans lequel chacun se trouve protégé. Il faut donc parfois se plier à ce qui avantage l'ensemble du groupe, à une autorité souveraine, garante de la sécurité commune. Dans *Les Sept contre Thèbes*, elle est incarnée par Étéocle, qui, au nom de la sauvegarde de la cité, recommande à chacun de ses membres une stricte obéissance : "quiconque n'entendra pas mon ordre, verra un arrêt de mort tôt délibéré contre lui". Dans le danger extrême qui menace Thèbes assaillie, les sujets doivent participer ensemble, chacun à sa place, à la défense dont Étéocle est l'organisateur et le responsable. Les femmes notamment, doivent contenir leur émotion. Dans un contexte beaucoup plus apaisé, et plus intime, on retrouve cet "esprit de corps" qui oblige les individus à se déprendre de leurs passions ou sentiments pour mieux préserver l'intérêt du groupe, dans les familles décrites par Edith Wharton dans *Le Temps de l'innocence*. Elle est particulièrement perceptible dans le "clan Mingott", dans lequel chacun se fait un devoir d'afficher un soutien sans faille à chacun de ses membres : c'est ainsi que malgré les rumeurs ils soutiennent "la pauvre Ellen" lors de son retour à New York, même si certaines de ses audaces les mettent mal à l'aise.

- le sentiment de solidarité peut conduire, plus profondément, à gommer ce qui me distingue des autres, pour former avec eux un tout homogène. C'est ainsi que le chœur des Danaïdes ou des Thébaines, dans la tragédie d'Eschyle, parle d'une seule voix, évoquant des émotions communes, l'angoisse de ce qui menace de les détruire, la dévotion envers leurs dieux : aucune femme ne se démarque par des caractéristiques ou une personnalité qui lui serait propre. Cette impression d'être un tout dans lequel se fondent les individus peut être encouragée ou construite par des coutumes et une éducation. Dans le monde de Newland Archer, la vie est organisée selon des "rites" "très précis", voire "inflexibles" : l'organisation des fiançailles, un dîner comme celui que projette Catherine Mingott pour accueillir sa petite-nièce, mais aussi n'importe quelle soirée à l'opéra, ou le déroulement d'un week-end entre amis, tout est codifié, jusqu'à la tenue portée par chacun. Ils finissent par apparaître aux yeux du jeune homme comme "tous aussi pareils les uns aux autres que des poupées découpées dans du papier plié". Dans son traité, Spinoza explique de même comme l'éducation des Hébreux les formait à "l'obéissance" : le respect de la loi en toute chose, dans l'organisation du travail, des moissons, des fêtes rituelles, les habitait à se conformer à un mode de vie qui accentuait leur sentiment d'appartenir à un seul peuple, et les distinguait des autres peuples.
- Cette proximité ainsi construite et encouragée facilite l'acceptation du sacrifice de soi : par solidarité, on peut aller jusqu'à être prêt à renoncer à sa vie pour protéger l'ensemble du groupe. Étéocle appelle ses concitoyens à se préparer à rendre à "la Terre maternelle, la plus tendre des nourrices", qui les a portés et nourris, ce qu'ils lui doivent. L'idée de solidarité implique une réciprocité, par laquelle chacun reçoit mais doit être prêt à donner à son tour. Mégareus, l'un des champions défenseurs de Thèbes, est ainsi prêt à "payer sa dette au sol qui l'a nourri". Ce patriotisme habite également les Hébreux, qui ont "des âmes fermes pour tout endurer au service de la patrie", d'autant plus qu'elle se confond à leurs yeux avec "le Royaume de Dieu", ce qui la rend sacrée.

Ainsi, la solidarité est un sentiment puissant, qui pousse les individus à renoncer à leurs passions égoïstes, pour privilégier ce qui profite à tous. Cependant, elle repose sur l'idée d'une association : l'individu ne disparaît pas, mais entend profiter à son tour du soutien de tous.

II. La solidarité, pour être réelle et efficace, repose donc sur l'engagement individuel, et sur des personnalités fortes.

- On ne peut dissoudre totalement l'individu dans le collectif : Spinoza insiste sur l'impossibilité de "renoncer à être homme", c'est-à-dire à penser par soi-même, à avoir des opinions personnelles et le désir de les exprimer. Cela ne contredit pas la possibilité de s'associer et de chercher à défendre le bien commun, au contraire : dans l'intérêt général, il faut accepter cette réalité. Le modèle démocratique permet de faire tenir ensemble la nécessité de suivre une loi commune et l'importance pour les citoyens de pouvoir exprimer et faire entendre leur voix personnelle. Ce modèle est hérité de la Grèce antique, et Pelagos essaie ainsi de faire comprendre aux Danaïdes que dans le pays d'Argos, les décisions sont prises en commun, chacun peut donner son avis, et ensuite la majorité est souveraine : même lui, le chef, devra se soumettre au verdict. L'unité de cette cité est justement fondée sur la libre participation de chaque citoyen à la recherche de solutions communes.
- Il ne faut donc pas "renoncer à soi", mais admettre que l'entraide peut passer par l'accueil de la diversité. Ainsi, selon Spinoza, Amsterdam est "très florissante", et "très éminente" parce que des "hommes de toutes nations et de toutes sectes vivent dans la plus parfaite concorde" et font des affaires ensemble. Cette vision d'ouverture est moins partagée dans "le monde élégant" décrit par *Le Temps de l'innocence*, un monde feutré qui ressemble à "une petite citadelle fermée". Pourtant, "l'audacieuse Catherine" à la tête du clan Mingott et dont l'influence est forte n'hésite pas à déclarer à Beaufort, qu'elle apprécie justement parce qu'il a une personnalité différente et novatrice : "nous avons besoin de sang et d'argent nouveaux". Leur communauté ne pourra qu'être plus forte, selon elle, si elle est capable de s'ouvrir à de nouvelles personnalités, comme celle de Mrs Struthers, dont l'origine sociale et les manières sont si éloignées des habitudes du "vieux New York". Pour elle aussi, l'affirmation d'individualités fortes est bénéfique à l'ensemble du groupe. La construction d'un sentiment de solidarité ne passe donc pas forcément par l'effacement des personnalités et l'on peut envisager des sociétés unies tout en accueillant la diversité.
- Surtout, l'entraide repose sur la contribution de chaque individu, dans ce qu'il a de particulier, à l'image des sept guerriers qui, chacun à sa façon, s'engagent à défendre sa ville dans la tragédie d'Eschyle. Même lorsqu'il se déclare prêt à donner sa vie, l'individu ne renonce pas forcément à ce qui le constitue profondément, au contraire, il peut s'appuyer sur ses valeurs, son histoire, dans un engagement qui est une affirmation de "soi" plutôt qu'un "renoncement". Il faudrait alors distinguer entre ce que Spinoza appelle "le vulgaire", c'est-à-dire une masse indistincte dans laquelle les individus se perdent et ne savent plus toujours penser par eux-mêmes, et une collectivité fondée sur des individus libres et capables de raisonner en "philosophes". Ces derniers doivent être capables de se montrer solidaires : c'est pourquoi Spinoza s'adresse à eux dans son ouvrage, comme il l'explique dans sa préface, pour qu'ils s'engagent à construire une société plus juste et surtout plus tolérante.